

HIKA HARADA



La bibliothèque des auteurs disparus



NA
MI

Bienvenue à la Bibliothèque de nuit !

Derrière les portes automatiques d'un bâtiment grisâtre de la banlieue de Tokyo se cache un étrange établissement qui rassemble les bibliothèques personnelles d'auteurs décédés. Des ouvrages uniques et précieux, soigneusement classés et référencés, que tout le monde peut consulter, à condition de respecter des horaires inhabituels. Car cette bibliothèque n'ouvre que la nuit.

Pour Otoha Higuchi, ce lieu hors du commun devient rapidement un havre de paix. Après une première expérience catastrophique dans une chaîne de librairie, elle retrouve le bonheur de prendre soin de livres tendrement chéris par leurs précédents propriétaires. À mesure qu'elle découvre les histoires contrariées de ses collègues, elle commence à se demander qui est le mystérieux propriétaire des lieux. Et si, non content d'accueillir ces ouvrages orphelins, il offrait également à tous les passionnés de livres une nouvelle chance au moment où ils en ont le plus besoin...

Parsemé de références littéraires, un roman poétique empli de mystère qui nous entraîne dans les coulisses du monde des livres.

.....

Autrice best-seller au Japon, Hika Harada est une lectrice compulsive. Elle connaît une fructueuse carrière de scénariste avant de réaliser que le roman est la forme artistique qui lui convient le mieux et de se consacrer à la littérature. Son roman, *La Bibliothèque des auteurs disparus*, est déjà en cours de traduction en sept langues.

Traduit du japonais par Jean-Baptiste Flamin

ISBN : 978-2-493816-92-4

20 euros

Prix TTC France



9 782493 816924

Rayon : Littérature étrangère

Graphisme et illustration :

© Flamidon



**NA
MI**



Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

LA BIBLIOTHÈQUE
DES AUTEURS DISPARUS

Titre original : 図書館のお夜食 (TOSHOKAN NO OYASHOKU)

Copyright © Hika Harada, 2023

Tous droits réservés.

Publié pour la première fois au Japon en 2023 par Poplar Publishing Co., Ltd.

Les droits de traduction en langue française ont été négociés avec Poplar Publishing Co., Ltd., par l'intermédiaire de The English Agency (Japan) Ltd. et New River Literary Ltd.

Traduit du japonais par Jean-Baptiste Flamin

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-92-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Hika Harada

LA BIBLIOTHÈQUE DES AUTEURS DISPARUS

Roman

Traduit du japonais par Jean-Baptiste Flamin

**NA
MI**

CHAPITRE 1

Curry à la mode *shirobamba*

C E N'ÉTAIT PAS UNE PRÉSENTATION FORMELLE, elle n'avait fait que lui donner son nom devant la bibliothèque, et pourtant, Otoha Higuchi éprouva sur le moment un sentiment ambigu, à mi-chemin entre déception et soulagement.

Quand ils entendaient son nom, la plupart des gens lui demandaient : « Otoha Higuchi ? Comme la célèbre écrivaine Ichiyô Higuchi ? »

Et ceux qui aimaient lire voulaient ensuite savoir : « Quel est le livre d'Ichiyô Higuchi que vous préférez ? »

Mais l'homme face à elle se contenta de lui dire :

— Enchanté. Je m'appelle Yuzuru Sasai. Bon, entrons, je vais vous faire visiter la bibliothèque.

Puis il pivota sur ses talons et se mit en marche.

Il devait mesurer un mètre soixante-quinze, mince, des traits banals mais un nez bien fait. Avec son mètre soixante-cinq les

bras levés, Otoha ne lui arrivait qu'à l'épaule. Il possédait le genre de visage qui ne faisait pas l'unanimité : très beau pour certains, trop lisse pour d'autres.

Pourtant, il n'était peut-être pas aussi froid que son apparence ou ses mots le laissaient penser car dès qu'il remarqua la valise à roulettes qu'Otoha traînait derrière elle, il tendit la main et lui proposa :

— Je peux vous la prendre, si vous voulez.

— Ce n'est pas la peine. Elle est un peu abîmée... Une roue menace de se décrocher, il faut savoir la manier.

Le visage de Sasai s'éclaira aussitôt.

— Comme celle d'*Anne de Green Gables* ?

— Hein ? laissa-t-elle échapper.

L'homme eut un sourire gêné, puis il se renferma.

— Non, oubliez. Dans ce cas, vous pourrez la déposer à l'accueil.

— D'accord.

— Vous arrivez directement du Tôhoku ?

— C'est ça.

— Le trajet a dû être long. Pour aujourd'hui, je vous montrerai rapidement les lieux et vous présenterai vos collègues, puis je vous accompagnerai à la résidence.

— Oh non, ne vous en faites pas. Je peux commencer le travail, vous savez.

En réalité, elle s'était assurée du départ du camion de déménagement dans la matinée avant de sauter illico dans le train pour Tokyo avec sa valise et un sac pour tout bagage. Le mail qu'elle avait reçu contenait une adresse Google Maps, mais il lui avait fallu plus de temps qu'elle n'aurait cru pour trouver l'endroit – tout ce qu'elle en savait, c'est qu'il se situait dans

la banlieue de Tokyo. Elle avait eu de la chance d'arriver comme convenu à dix-neuf heures.

Démision, offre d'emploi soudaine, embauche, déménagement... Ces événements survenus dans le mois l'avaient éprouvée physiquement aussi bien que mentalement. Or, il s'agissait de son premier jour à ce nouveau travail – un travail au milieu des livres, qui plus est, ce dont elle avait toujours rêvé... Il était donc hors de question de passer pour une tire-au-flanc.

Otoha franchit les portes automatiques : les murs du hall d'entrée étaient taillés dans un marbre blanchâtre, et à peu près à hauteur de son regard figurait un cadre qui semblait incrusté dans la paroi.

— Les murs sont en marbre véritable, l'informa Sasai.

— Ouah, impressionnant !

Petit et carré, le cadre faisait environ sept centimètres de côté. Il renfermait un papillon minuscule, pas plus gros que la dernière phalange du pouce. La jeune femme n'avait jamais vu un tel spécimen et, curieuse, s'en approcha, comme attirée par l'insecte.

— C'est un papillon ? demanda-t-elle en se retournant.

— Une mite, précisa Sasai après une brève hésitation.

— Aaah !

Le cri était monté du fond de ses entrailles.

— Qu'est-ce qu'une chose aussi... répugnante fabrique ici ?

Certes, en regardant bien, on voyait luire des ailes couleur lapis-lazuli, mais le corps n'en demeurait pas moins un peu gros pour un papillon ordinaire.

— Il paraît que c'est un talisman.

— Pardon ?

— Le propriétaire des lieux l'aurait placé ici pour protéger le bâtiment, précisa Sasai, que la question ne semblait pas intéresser.

— Ce truc-là ? Un talisman ?

— Oui. Les gens qui craignent les papillons de nuit ne s'en approchent pas deux fois.

— En effet, dit comme ça...

— En réalité, seules les personnes intéressées par l'établissement viennent ici désormais. Les touristes et les simples curieux ont fini par se décourager, et personne ne semble s'en plaindre.

— Je vois.

— Au passage, vous l'ignorez peut-être, mais à l'étranger, les papillons de nuit ne sont pas moins bien considérés que ceux de jour.

— Loin de moi l'idée de faire une différence.

Il insinuait qu'elle faisait de la discrimination, ce qui la froissa un peu.

— Vraiment ? rétorqua Sasai avec un détachement total.

— Pourrai-je saluer le propriétaire des lieux ?

Otoha se devait de lui présenter ses remerciements en bonne et due forme.

— Je ne crois pas, non.

— Comment ça ?

C'était pourtant à sa demande qu'elle se retrouvait là aujourd'hui.

— Pour tout vous dire, lui confia Sasai, je ne l'ai jamais vu moi-même. Nous n'échangeons que par téléphone ou par mail.

— M... mais vous êtes bien chef d'équipe, non ?
— Oui.
— Et pourtant...
— C'est exact. Cependant, je suis quasiment certain que personne dans cette bibliothèque ne l'a jamais rencontré.
— Comment est-ce possible ?
— Il passe le plus clair de l'année à l'étranger.
— Hmm...
— Un conseil : fouiller dans la vie privée du propriétaire ne vous apportera que des ennuis.

Avant qu'elle puisse lui demander pourquoi, il se remit en route d'un pas vif. La manière dont il lui avait tourné le dos laissait penser qu'il était résolu à mettre fin à ces questions. Otoha le suivit à petites foulées rapides pour ne pas se laisser distancer.

Ils franchirent la porte automatique au fond du hall et débouchèrent sur une salle avec, à droite, la billetterie, et à gauche, les portiques d'entrée de la bibliothèque. Une femme tenait le guichet de la billetterie. Les tarifs étaient affichés au mur :

Tarifs d'entrée : 1 000 yens (passe mensuel : 10 000 yens /
passe annuel : 50 000 yens)

Sasai présenta Otoha à la femme :

— Voici Otoha Higuchi. Elle va travailler avec nous à compter d'aujourd'hui.

L'employée se leva et la salua poliment. Quand elle inclina la tête, ses longs cheveux noirs se répandirent en cascade sur ses épaules. Otoha la trouva très belle.

— Enchantée.

Elle se ressaisit et s'empessa de l'imiter.

— Madame Higuchi, voici Mai Kitazato, responsable de l'accueil.

Kitazato ne prononça pas le moindre mot. Son visage inexpressif n'arborait pas même l'ombre d'un sourire, mais Sasai, peut-être par habitude, reprit sans s'en offusquer le moins du monde :

— Pouvez-vous donner un badge visiteuse à Mme Higuchi ?

Mai acquiesça d'un léger hochement de tête avant de lui remettre une carte magnétique attachée à un cordon. L'objet semblait avoir été préparé exprès pour elle.

— Votre badge employée sera prêt dès demain sans faute.

Il lui montra sa propre carte avant d'ajouter :

— On le pose ici pour ouvrir le portique.

Ces portillons ressemblaient à ceux des gares ferroviaires, en moins grands et moins sophistiqués : il suffisait là aussi d'effleurer le détecteur pour en déclencher l'ouverture.

Elle imita Sasai et franchit le point de contrôle à son tour.

— Mme Kitazato n'en a pas l'air, mais elle a remporté les championnats de karaté au niveau national.

— Non ! Si je m'attendais à ça...

— C'est pourquoi il est déconseillé de jouer les fanfarons à l'accueil.

— J'imagine...

— Vous devez vous dire que les conditions d'accès sont plutôt drastiques pour une simple bibliothèque.

« Vous avez mis dans le mille » faillit lui répondre Otoha tant il avait deviné juste, mais à la place, elle secoua vigoureusement la tête.

— Non, pas du tout.

— Et que mille yens l'entrée, ce n'est vraiment pas donné. Là, il devait lire dans ses pensées. Elle n'eut d'autre choix que d'opiner du chef en souriant.

— Oui... un peu.

— Rassurez-vous. Tout le monde nous le dit.

Alors qu'ils pénétraient dans la bibliothèque, Sasai se mit à chuchoter :

— Avant, c'était différent. L'entrée était gratuite et n'importe qui venait flâner ici. Mais les vols étaient monnaie courante, et on devait en plus se coltiner les plaintes de lecteurs ignares. « Pourquoi vous n'avez que des vieux bouquins ? Je n'en trouve pas un seul qui m'intéresse... » Alors le propriétaire a instauré ce système. Si l'entrée est devenue payante, ce n'est pas tant à des fins lucratives que pour écarter les indésirables.

— Je comprends.

— Au risque de me répéter, nous aimerions pouvoir n'accueillir ici qu'un public ayant un véritable intérêt pour l'établissement.

— Bien sûr.

— Le passage à l'entrée payante n'a pas complètement dissuadé les voleurs. Les ouvrages sont donc pourvus d'un antivol qui fait sonner les portiques quand un livre sort sans autorisation.

— C'est assez strict, comme système.

— Tous les ouvrages que nous conservons sont aussi uniques que précieux. Je vous demanderai de rester vigilante.

— Oui. Rassurez-vous, j'ai bien compris.

Après une nouvelle porte automatique transparente, ils se retrouvèrent enfin dans la salle de lecture.

Otoha leva le regard et eut le souffle coupé.

L'entrée, ouverte jusqu'au premier étage, comportait des rangées d'étagères serrées qui s'élevaient jusqu'au faite du niveau.

— Je n'en reviens pas. C'est ravissant. Splendide, même...

Ces murs recouverts de livres du sol au plafond offraient un spectacle magnifique. Le contraste avec l'extérieur de l'édifice, d'un gris désespérément froid, avait lui aussi de quoi étonner.

— Oui, ce n'est pas mal.

Comparé à Otoha, gagnée par l'excitation, Sasai demeurait imperturbable.

— C'est fou... On dirait presque la bibliothèque de mes rêves.

— Ravi de l'entendre, dit-il avant d'avancer dans la salle de lecture d'un pas vif.

La jeune femme aurait bien voulu contempler davantage les rangées de livres, mais dut se résoudre à emboîter le pas de son supérieur.

Ils traversèrent la salle pour pénétrer dans une autre vaste pièce. Au bureau de l'entrée se tenaient assis un homme et une femme, visiblement des bibliothécaires. Tous deux portaient le même tablier noir par-dessus leurs vêtements civils. Ils se levèrent en voyant Sasai et Otoha. La femme faisait peu ou prou la même taille qu'elle, mais l'homme était grand, un mètre quatre-vingts environ, et possédait un physique imposant.

— Je vous présente Otoha Higuchi, elle intègre notre équipe aujourd'hui.

— Je m'appelle Naoto Tokai, dit l'homme.

— Moi, c'est Minami Enokida, enchaîna la femme.

À la différence de Sasai et Mai, ces deux-là savaient sourire. Otoha se détendit enfin. Pendant un moment, elle avait craint de se retrouver cernée de tous côtés par une cohorte de beautés froides. Elle appréciait aussi que Naoto et Minami soient de la même génération qu'elle, ou à peine plus âgés.

— À un caractère près, ton nom s'écrit comme celui d'Ichiyô Higuchi, j'imagine ? Tu ne lui serais pas apparentée, par hasard ? s'enquit Minami, le coin des lèvres étiré.

La question, récurrente, eut tendance une fois de plus à agacer Otoha, mais en ce moment, le soulagement l'emportait.

— C'est juste que ma mère est fan de cette autrice. Elle s'est mariée avec un Higuchi, a pris son nom et a voulu faire figurer le caractère « yô » du prénom de l'écrivaine dans celui de sa fille, mais dans sa lecture japonaise « ha ».

— D'accord ! Et tu lis souvent Ichiyô Higuchi ?

— Plus ou moins. J'aime beaucoup *La Treizième Nuit*.*

— Ah oui ! C'est un récit court mais vraiment poignant. La femme de cette histoire...

— Quoi qu'il en soit, les interrompit Sasai sans la moindre vergogne, j'ai décidé que Mme Higuchi serait en charge du classement des collections.

— Entendu, acquiesça Tokai avec un hochement de tête. Courage, ce n'est pas un poste facile !

— Nous viendrons en renfort tout à l'heure.

Ses deux collègues semblaient compatir quelque peu à son sort : Tokai souriait et Minami baissait légèrement les yeux.

* *La Treizième Nuit*, d'Ichiyô Higuchi, trad. Claire Dodane, Paris, Les Belles Lettres, 2008. (Toutes les notes sont du traducteur.)

— C'est un poste si redoutable que ça ? demanda-t-elle, soudain nerveuse.

Le duo échangea un regard. C'est alors qu'Otoha se rendit compte de leur étrange ressemblance : on eût dit des jumeaux. Davantage que leurs traits, la similitude venait de leurs gestes, de leurs changements d'expression et, plus généralement, de ce qu'ils dégageaient.

— Redoutable, non, mais comme les tâches sont répétitives, on finit par s'en lasser, la rassura Tokai.

— Moi, il ne me déplaît pas, ce poste, renchérit Minami. En tout cas, chaque nouvelle recrue doit y passer.

— Navrés, on viendra vous aider, ajoutèrent-ils.

Ils avaient l'air amusés malgré leurs mises en garde, ce qui aida Otoha à se décontracter un tantinet.

— Ensuite, on prendra notre repas ensemble. Si ma mémoire est bonne, ce soir, c'est *shirobamba*.

Shiro-quoi ? Elle se demandait quel était ce plat quand Sasai repartit d'un pas vif, aussi se remit-elle à le suivre. Un regard par-dessus son épaule : les bibliothécaires agitaient la main droite, un sourire aux lèvres. Sans réfléchir, Otoha leur rendit leur geste.

— C'est par ici, déclara Sasai en avançant d'un pas rapide, sans un bruit.

Les murs de la pièce suivante, comme ceux de celles d'après, étaient eux aussi cachés par de hautes étagères remplies de livres. Dans quelques pièces un peu plus vastes, les bibliothèques s'alignaient non seulement contre les murs, mais également en plein milieu de l'espace.

Cette traversée s'acheva dans une salle dénuée d'issue. Sûrement l'extrémité du rez-de-chaussée.

Néanmoins, Sasai avança jusqu'au fond et se planta devant une étagère.

— C'est ici, enfin, là derrière, que vous travaillerez.

— Hein ? Mais, on ne peut pas aller plus loin.

— Si, c'est là derrière.

Elle ne comprenait toujours pas, quand il écarta en grand les bras :

— Porte, ouvre-toi !

Mais ? Il a bien toute sa tête, lui ? Sous ses airs d'adulte normal, il se comporte comme un gamin... Otoha, déconcertée, regardait tour à tour les étagères et le visage de son supérieur.

Alors, dans un bruit de ferraille, les deux battants s'ouvrirent comme il l'avait ordonné pour révéler une autre pièce.

— Impossible...

C'était le genre de mécanismes qu'elle n'avait jamais vu que dans des feuilletons étrangers, où les demeures de riches familles étaient pourvues d'abris secrets.

— Je... parie que vous m'avez trouvé bien puéril.

N'ayant plus la force de nier, Otoha hochait faiblement la tête.

— Vous noterez que je me suis quand même retenu de dire « Sésame, ouvre-toi ». Ça mérite des applaudissements, non ?

Pour la première fois il sourit, en dévoilant à peine ses dents.

Otoha avait travaillé dans la librairie d'une gare terminus de la région du Tôhoku.

Son rêve avait toujours été d'exercer un métier au contact des livres. À l'université, elle s'était spécialisée en littérature

japonaise et, dans le cadre de son séminaire de littérature moderne, avait écrit un mémoire de fin d'études sur Osamu Dazai. Elle avait même passé les diplômes pour exercer en tant que professeure de japonais et de calligraphie. Elle aurait aussi voulu se former pour devenir bibliothécaire, mais ne pouvait se le permettre. Même si elle n'était pas endettée, elle savait que ses parents se saignaient déjà pour lui envoyer de quoi vivre, alors elle avait pris un petit boulot pour payer les factures et remplir le frigo.

Après avoir échoué à l'examen de recrutement des professeurs dans sa région, elle avait tenté par tous les moyens de travailler au contact des livres, postulant auprès d'une maison d'édition, d'un diffuseur et d'une grande chaîne de librairies, mais se faisant recalier à chaque fois. Elle s'intéressa à l'offre d'emploi d'une marque connue dont lui avait parlé l'université, mais rien à faire : elle désirait plus que tout un travail au contact des livres, même un petit boulot, et refusa la proposition d'embauche de l'entreprise en question. La jeune femme retourna alors dans le Tōhoku, et devint employée régulière dans une librairie.

Ses parents s'en rongeaient les sangs :

— Tu as quand même fait tes études dans une université de la capitale : tu devrais au moins essayer d'intégrer une grande entreprise, non ? plaida sa mère. On ne peut tenter sa chance qu'une seule fois, quand on est fraîchement diplômée, après, il est trop tard pour se faire embaucher !

— Ton poste, là, ce n'est guère mieux qu'un petit job étudiant, ajouta son père.

— J'ai envie d'un métier que j'aime. Mais rassurez-vous, ça ne m'empêchera pas de poursuivre ma recherche d'emploi !

Ainsi avait-elle fait taire leurs inquiétudes avant sa prise de poste.

À l'entretien d'embauche, elle avait mis l'accent avec ferveur sur sa « passion pour les romans » et s'était vue, par chance, affectée à la section littérature.

Ce poste dans une librairie à l'intérieur d'une gare s'était avéré plaisant, mais peu à peu, il l'avait épuisée physiquement comme mentalement. Les heures supplémentaires non payées y étaient la norme, et le salaire trop bas. Mais surtout, elle ne s'entendait pas avec le gérant proche de la cinquantaine, envoyé dans cette succursale par la maison mère, qui avait une façon déconcertante de réfléchir : à la première rencontre, il jugeait le personnel qu'il divisait en deux catégories, les « personnes gaies » et les « personnes sombres » – c'était d'ailleurs tout ce qu'il vous disait en face. Par chance ou malchance, lors de leur première entrevue, Otoha l'entendit lui dire : « Vous avez un sourire gai, c'est bien, ça », et fut donc classée parmi les « personnes gaies ». Or, cette catégorisation devint rapidement pour elle une importante source de stress. En toute occasion, le gérant lui confiait des tâches tantôt pénibles, tantôt lourdes, en cherchant à faire passer la pilule à grand renfort de : « Madame Higuchi, vous qui êtes si gaie, je sais que je peux vous faire confiance. » De peur d'être mise au placard s'il venait à la considérer comme une « personne sombre », Otoha s'efforçait de se comporter de façon joviale.

Alors que la clientèle venait sans arrêt se plaindre pour des motifs insensés, le gérant imposait constamment à ses employés de traiter les réclamations à sa place. Peu à peu, il

apparut à Otoha que son vécu ne collait plus avec ce qu'elle considérait comme un métier qu'elle aimait.

Un jour, la maison mère ayant imposé de réduire la section littérature, devenue moins rentable, il y eut un accrochage, et Otoha se retrouva sur la sellette. Quand elle fit part de sa crainte au gérant, celui-ci lui répondit : « Je vous trouve bien sombre, tout à coup. Ça ne vous ressemble pas. » Dès lors, il ne lui adressa plus la parole. Lorsque, par-dessus le marché, la jeune femme fut plus tard mêlée à une fâcheuse histoire sur son lieu de travail, il lui devint de plus en plus difficile de conserver son poste.

Le gérant ne bougea pas le petit doigt en sa faveur.

Depuis son embauche, Otoha publiait sur les réseaux sociaux en tant que libraire anonyme. Si au début ses textes relataient tous les espoirs qu'elle plaçait dans son boulot, elle en vint sans trop s'en rendre compte à y déverser ses récriminations et ses inquiétudes. Elle venait tout juste de démissionner quand elle reçut un message privé :

Bonjour.

Je vous suis depuis un moment. Mon pseudo est Seven Rainbows. Votre amour pour les livres, et pour les romans en particulier, transparaît dans chacun de vos tweets. J'ai cru comprendre que vous songiez à changer d'employeur. J'en suis vraiment désolé. Il se pourrait que je puisse vous proposer un travail au contact des livres : qu'en dites-vous ?

Otoha dut bien avouer que, sur le moment, la joie n'allait pas sans une certaine suspicion.

Elle était ravie à l'idée de pouvoir continuer à travailler au milieu des livres. Cependant, cette offre était louche, bien trop louche.

Alors, un second message privé lui parvint peu après :

Je tiens une petite bibliothèque dans la banlieue de Tokyo. Elle n'a pas de nom officiel. Si vous voulez, vous pouvez l'appeler « la Bibliothèque de nuit ». Elle ouvre de dix-neuf heures à minuit. Vous y travailleriez de seize heures à une heure du matin, avec une heure de pause. Contrairement à la plupart des bibliothèques, on n'y trouve pas de livres ordinaires, mais uniquement des fonds d'écrivains décédés... Les auteurs et les autrices nous en font don à titre posthume, et notre tâche principale est de les classer et de les conserver afin de les mettre à disposition du public. Celui-ci peut venir les consulter, mais nous n'autorisons pas le prêt. En fait de bibliothèque, il serait peut-être plus exact de parler d'un musée du livre.

Concernant la rémunération, nos moyens sont limités : le salaire est de cent cinquante mille yens nets par mois, cependant, une résidence se trouve derrière la bibliothèque - le bâtiment est un peu défraîchi, mais vous n'auriez aucun loyer à payer, seulement les charges, à l'exception du Wi-Fi, qui est gratuit. L'appartement dispose de la climatisation et d'une cuisinière à gaz. Je peux vous envoyer le plan du logement, au besoin.

À ce stade, Otoha faillit se pincer les joues.

Le salaire n'était certes pas mirobolant, mais les conditions ne semblaient pas si mauvaises. Même si la bibliothèque se trouvait en banlieue, la jeune femme se réjouissait à l'idée d'habiter à nouveau la capitale.

Plus encore, elle était appâtée par la perspective de manipuler des collections ayant appartenu à des écrivains.

J'attends votre retour dans le cas où cette offre vous intéresserait.

La libraire avait énormément hésité, mais s'était résolue à répondre. Elle avait reçu aussitôt un nouveau message comprenant un lien Zoom ainsi qu'une date d'entretien.

Autre point fort surprenant, l'entretien se ferait sans caméra, et son interlocuteur utiliserait un modificateur de voix. Otoha s'entretint donc avec une mystérieuse personne au timbre trafiqué de kidnappeur entre deux âges.

Si elle ne se rétracta pas aussitôt c'est parce que, derrière cette voix saugrenue, elle percevait par moments l'amour indubitable du propriétaire de la bibliothèque pour les livres.

— Parlez-moi des livres.

— Des... des livres ?

— Ceux que vous avez lus enfant, que vous avez rencontrés à telle ou telle étape de votre vie, ceux que vous lisez à présent, ce genre de choses.

— Euh, de combien de temps est-ce que je dispose ? Si je dois tout vous raconter depuis le début, je crains que cela ne soit un peu long.

— Peu importe. Je veux tout savoir. Racontez-moi tout, depuis le début. Je compte bien entendre parler de chaque livre que vous avez lu.

Au début, elle se montra hésitante. Cependant, son interlocuteur à l'étrange voix caverneuse savait écouter. Il prêta une oreille polie au récit de la postulante, qu'il ponctuait d'interjections et autres marques d'intérêt passionnées.

À mesure qu'elle parlait, Otoha se rendit compte qu'elle avait affaire à un véritable érudit. Elle songea que jamais il ne s'était établi une telle connexion, jamais elle n'avait conversé avec quelqu'un d'aussi agréable et dont elle apprenait autant. L'homme avait lu presque tous les titres qu'elle citait, et retenait ceux qu'il ne connaissait pas : « Un instant, vous m'avez donné envie, je vais le noter. » Otoha le trouva honnête d'avouer sans détour ses lacunes.

Cet inconnu lui plaisait de plus en plus, elle avait très envie de travailler avec lui.

Bientôt, elle se rendit compte qu'ils bavardaient depuis plus de trois heures.

— Vous êtes prise.

— Pardon ?

— Je serais vraiment ravi de vous compter parmi nos employés... si c'est bon pour vous.

À cet instant, Otoha eut pour la première fois de sa vie la sensation d'être acceptée par la société.

En outre, elle fut soulagée que l'homme ne lui ait même pas demandé pourquoi elle avait quitté la librairie.

Derrière les étagères se trouvait... une caverne. C'est du moins l'impression que donnait cette pièce triste aux murs peints en noir.

Des piles de cartons s'élevaient contre les murs jusqu'au plafond, et trois bureaux disposés en U meublaient l'endroit. Sur chacun se trouvait un ordinateur. Devant les appareils se tenaient deux femmes d'un certain âge.

L'une comme l'autre portait un tablier noir. La première, aux formes très généreuses, revêtait en dessous une robe à fins motifs de fleurs rouge foncé qui lui descendait jusqu'aux pieds, quand la seconde, fine comme un fil, arborait un chemisier à motif de camouflage et un pantalon. À leurs pieds se trouvaient des cartons et, partout ailleurs, un grand amoncellement de livres, si bien qu'elles étaient embourbées jusqu'aux chevilles dans ces masses de papier.

— J'imagine que c'est...

— Le pôle classement, dont je viens de vous parler. On appelle cet endroit la « salle de classement des collections ».

— Entendu.

— Je vous présente Ako et Masako.

Les deux bibliothécaires inclinèrent aussitôt la tête.

— Moi, c'est Ako.

— Et moi, Masako.

Celle à la robe était Ako, celle au chemisier, Masako.

— Je m'appelle Otoha Higuchi. Ravie de faire votre connaissance ! répondit-elle en baissant à son tour la tête.

— Oh, mais c'est qu'elle est très polie !

— Oui, je vois ça !

— Les nouvelles recrues prennent toutes leur poste ici. Le classement des collections est, pour ainsi dire, le cœur et le cerveau de l'établissement... C'est le pôle le plus important. Autant dire sans exagérer que cette bibliothèque repose sur vos épaules à toutes les deux, expliqua Sasai avec solennité.

Ako et Masako échangèrent un regard avant de partir d'un rire discret.

— Ne dites pas ça...

— Vous allez nous faire rougir...

Il s'inclina et reprit :

— Je vous confie Mme Higuchi.

Sur ce, il quitta la pièce. Au retour, la porte s'ouvrit sans qu'il eût recours à la moindre formule magique.

Otoha le regardait s'éloigner, bouche bée, quand Ako l'appela de sa voix douce :

— Tu es arrivée aujourd'hui ?

— C'est ça.

— Tu dois être fatiguée.

— Ah, c'est la jeunesse, enchaîna Masako sans qu'elle ait eu le temps de nier : toujours pimpante. Il n'aurait pas dû la mettre avec nous !

— Oui...

En toute franchise, elles avaient chacune raison. Fatiguée, Otoha l'était bel et bien, mais pas au point de ne pouvoir puiser quelque peu dans ses réserves. D'où cette réponse équivoque, le coin des lèvres relevé, avant d'incliner le chef face à ses nouvelles collègues. Voyant la tête qu'elle faisait, Masako reprit avec un sourire gêné :

— Oh, et puis après tout... Pour aujourd'hui, on va t'expliquer en gros en quoi consiste ce poste, ensuite tu travailleras avec nous.

— D'accord !

Ako alla tirer du casier à l'autre bout de la pièce un tablier noir.